

taine confusion au travers de laquelle on ne peut distinguer grand'chose. Pourquoi donc les bons, les amis de l'ordre, ne s'uniraient-ils pas et ne créeraient-ils pas, aux deux Parlements, une section rien que catholique, sans attache à aucun parti—un vrai Centre, comme on en voit dans les pays au-delà de l'Océan ?

Qu'on le veuille ou non, il faudra, et bientôt, en venir là ; c'est la seule planche de salut pour le pays.

Que la Sagesse descendue sur terre dans l'étable de Bethléem, indique la voie aux gouvernants !

Le Cercle Ville-Marie marche de succès en succès. Nous applaudissons aux résultats merveilleux qu'obtient son zélé directeur, le bon M. l'abbé Hébert. Se dévouant comme il le fait, pour notre jeunesse studieuse ; celle-ci, répondant aux efforts de M. Hébert, voilà ce qu'il faut pour préparer l'avènement d'hommes à principes fermes, aux idées saines : ce sera la régénération du pays.

Voilà certes une œuvre répondant aux conditions qu'ont imposées les Rois de France aux dons qu'ils ont faits à Saint-Sulpice : consacrer tout le revenu de leurs seigneuries au Canada, pour les Canadiens, pour la propagation de la Foi parmi les Sauvages, pour l'entretien des bâtiments du culte en ce pays. Mais il ne faut pas, sous prétexte d'économies n'ayant aucune raison d'être, que Saint-Sulpice donne à cette œuvre trop pour mourir, pas assez pour vivre !

L'Hôpital Notre-Dame, comme le pauvre infirme, ne vit que de la charité publique.

Que de pauvres n'ayant ni feu ni lieu, que la maladie accable, que leur famille ne peut ni entretenir ni soigner, reçoivent là un accueil leur donnant un avant-goût du paradis !

Riches, si l'on vous demande toujours, si toujours quelque main est tendue vers vous, pour l'enfant, pour le père et la mère mourant de faim, pour les hôpitaux où se réfugie la souffrance physique trop souvent, hélas ! accompagnée de la souffrance morale, rappelez-vous que Dieu aussi vous donne toujours ! Je me trompe : il vous prête. Vous n'avez pas le droit de jouir en égoïstes, en avarés, des biens de ce monde. Vous êtes obligés, d'une étroite obligation, de disposer de votre superflu en faveur de celui qui souffre.

Si vous compreniez votre devoir !... comme vous jouiriez bien et sainement des belles fêtes de Noël !...

Rodolphe Le Fort

PETITE POSTE EN FAMILLE

Urg. L., Montréal.—J'avais résolu de ne mettre rien dans ce numéro de Noël, afin de laisser tout à nos aimables correspondants : il me faut cependant répondre—à vous en particulier, cher ami.—Merci de votre bonne lettre. La dernière nuit de l'an apportera de bonnes choses à nos lecteurs.

Alex. F., Montréal.—Je ferai ce que vous me demandez.—Les phrases que vous me citez de Bossuet et autres, sont évidemment correctes, et le sens eût dû vous éclairer. La princesse, en effet, épanchant son cœur sur, signifie : versant, épanchant. De même, pour les trésors épanchés sur les enfants. Pénétrez-vous du génie de la langue, et voyez la différence entre ces expressions et : S'épancher dans un cœur, ce qui signifie : Se confier à quelqu'un. Je n'ai point le temps de rechercher votre écrit : mais c'est dans ce dernier sens que vous écriviez ; il est donc fautif de dire s'épancher sur un cœur pour exprimer se confier à.

R. de M., Montréal.—Veuillez nous donner votre adresse ou veuillez passer en nos bureaux, s'il vous plaît.

H. de P., Québec.—Avec quel bonheur et quel plaisir on lit un maître ! Il est bien amusant, le pauvre Théodule !

HYMNE DE NOËL

*De vos parvis sacrés, anges aux ailes d'or,
Contemplez cet Enfant, roi des cieux, roi du monde.
Que vos célestes voix, dans un commun accord,
Ebranlent l'univers : que l'ivresse l'inonde.*

*Et toi, garde céleste, et vous, ô nations !
Vous surtout qu'il honore à cette heure bénie ;
Vous qu'il vient accabler de ses précieux dons ;
Oh ! chantez ses grandeurs, ses bontés infinies !*

*Petits enfants, chantez vos hymnes de Noël ;
Le bon petit Jésus entendra vos prières.
Dites-Lui, chers enfants, de vous ouvrir le ciel,
Et de bien vous aimer comme on s'aime entre frères.*

*Recevez mon hommage, ô Jésus, ô mon Roi !
Lorsque ma faible voix chante votre présence,
Elle donne à son Dieu, Lui qui s'abaisse à moi,
Un tribut de respect et de reconnaissance.*

A. Beauclercq.

L'ADORATION DES MAGES

(Voir gravures)

Le royaume de Juda était virtuellement tombé, Jérusalem était gouvernée par un tétrarque, Hérode Antipas, sous la tutelle de Ponce-Pilate, vrai gouverneur au nom de Rome. Le puissant Auguste avait décrété un recensement général de la population de son immense empire—sur les bornes duquel le soleil ne se couchait jamais.

Un pauvre charpentier, âgé déjà, et sa jeune épouse, tous deux descendants cependant de la royale famille de David, durent quitter Jérusalem et gagner leur endroit natal, Bethléem, afin de s'y faire inscrire, au vœu du décret du César.

C'était le temps annoncé par les sublimes voyants depuis des siècles. L'état du monde demandait un changement, les mœurs dissolues du plus vaste empire qui ait jamais existé, l'excès même de sa civilisation, faisaient que le genre humain tout entier, du septentrion au midi, de l'orient à l'occident, ne formait plus qu'une agglomération bestiale aux instincts les plus dépravés.

Le charpentier, en vain, avait frappé à toutes les portes de Bethléem : on l'avait éconduit partout, les maisons, les hôtels regorgeaient de monde.

Il dut sortir de la ville, et conduisit son épouse défaillante, mourant de fatigue, dans une de ces grottes si nombreuses en Syrie, où les pâtres souvent font rentrer leurs troupeaux.

C'était le 24 décembre à minuit. L'Auguste Vierge vit avec ravissement, devant elle, Celui qui est tout, enfermé sous la frêle enveloppe d'un corps d'enfant.

Le Maître de la vie et de la mort, à qui les cieux obéissent, permit à ses anges d'assister à l'extase de la Reine des anges, et, avec elle, d'adorer Jésus qui nous était né !

Sur la route du ciel à la terre retentissait ce chant dont les échos se répercuteront jusqu'à la fin des siècles : "Gloire à Dieu, et Paix, sur la terre, aux hommes de bonne volonté !"

FIRMIN PICARD.

CONTE DE NOËL

LES AMES D'ENFANTS

Le petit Jean était malade—si malade, que déjà l'on pouvait prévoir le jour où son exquis sourire triste n'illuminerait plus d'un pâle rayon de vie sa chambrette luxueuse d'enfant très riche.

Il était si doux, il était si pieux, le petit Jean, que, lorsque pleurait sa mère, et combien souvent ! elle ne savait elle-même si c'était de posséder un aussi pur trésor, ou de douleur à la pensée d'une séparation trop prochaine.

Or, malgré la chaleur tiède de son foyer, malgré les beaux oiseaux qu'il avait dans des cages, malgré les

fleurs rares qu'on lui donnait, les médecins avaient décidé qu'il lui fallait plus de chaud soleil, plus de chants d'oiseaux et de parfums fleuris. Alors on l'avait conduit en Egypte pour y passer l'hiver.

Un bon vieux prêtre son précepteur les avait suivis et, comme l'enfant semblait renaître sous les caresses du grand ciel africain, on avait commencé une série d'entretiens où on l'instruisait peu à peu dans la religion de Jésus qui, lui aussi, fut petit enfant en Egypte.

Un jour, après avoir baissé pensivement sa blonde tête pâle, Jean demanda d'une voix anxieuse que devenaient les tout petits enfants qui mouraient à son âge. On lui répondit qu'ils devenaient de beaux anges aux grandes ailes roses, et qu'ils volaient autour du bon Dieu sans se lasser jamais de le servir.

Et tous ? Tous vont voir le bon Dieu ?

On dut lui expliquer qu'il en était de bien malheureux parce qu'ils ne verraient jamais Jésus, n'ayant pas reçu sur leur front candide l'eau baptismale qui fait chrétien. Et, songeur le petit malade se tut tristement.

Or la veille de Noël était arrivée.—Jean reposait dans sa couchette. Il était tard déjà, mais l'enfant ne dormait pas, car il voulait voir le bon ange qui allait venir, lui avait-on dit, lui apporter de beaux cadeaux de nouvel an. Il regardait au travers de la fenêtre le sombre de cette nuit d'Egypte, où une étoile brillait, au point de faire pâlir l'éclat de ses sœurs.

Soudain il lui sembla qu'un rayon de cette étoile, toujours plus lumineux, glissait jusqu'à lui et qu'il voyait venir sur ce chemin éblouissant un grand adolescent, avec de roses ailes repliées qui s'inclina sur son chevet en souriant. Loin d'avoir peur, le petit Jean se souleva et mit ses frêles bras amaigris autour du cou de son céleste visiteur.

—Bel ange, c'est vous que le bon Jésus m'envoie pour le nouvel an ?

L'ange sourit encore.

—Bel ange, est-il vrai qu'il accorde tout ce que lui demandent les petits enfants comme moi qui ont été sages ?

L'ange parut étonné, et, tout en faisant signe que oui, murmura bien bas d'un ton de reproche :

—Que désires-tu donc ?

—Dites au bon Jésus que je ne veux pas de jouets. J'en ai tant, tant ! Je voudrais... Dites-le lui, je voudrais qu'il fit venir au ciel les petits enfants comme moi qui sont tristes de ne le voir jamais, parce que jamais on ne les baptise...

Ouvrant ses grandes ailes lumineuses, le beau visiteur disparut ; et Jean s'endormit dans un rêve de charité.

Or l'ange plana longtemps sur cette demeure. Il planait si haut, si haut qu'il embrassait du regard toute cette terre d'Egypte, qui vit l'exil de Jésus enfant, et où dormaient du dernier sommeil tant de petits êtres privés du ciel. Dans l'air pur de cette nuit de rédemption, comme des souffles de brise leurs âmes volaient près de la terre.

Enfin, il prit son essor vers le ciel.

La douce Vierge Marie avait incliné sa blonde tête vers la terre, et rêvait aux heures pénibles de son exode, alors qu'elle fuyait vers la brûlante Afrique la colère du roi Hérode.

L'ange lui raconta le désir sublime du petit malade et la bonne Vierge fut si émue, si émue, qu'une grosse larme brilla dans ses longs yeux très doux. Alors, ineffable prodige, cette larme tomba en rosée baptismale sur tous les petits morts de la terre d'Egypte.

A l'heure même, sans avoir terminé son rêve charitable, l'âme de Jean quitta son frêle corps amaigri.

Elle s'envola, suivie du cortège radieux de toutes ces âmes régénérées, vers la porte azurée du ciel, que le vieux saint Pierre ouvrait toute grande en pleurant des larmes de joie à la vue de ces âmes d'enfants.

A. DE BONALD.

Un grand amour dans un vieux cœur, c'est une rose de Noël sous la neige.—MARIE ADVILLE.

Naitre dans une étable et mourir sur un gibet c'est, pour un Christ, une merveilleuse condition d'apothéose.—G.-M. VALTOUR.